

Stanley et Émin-pacha

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **10 (1889)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Au moment où se réunit le Congrès anti-esclavagiste, le rapport du consul de France à Mogador signale l'arrivée au **Maroc** d'une caravane de Timbouctou, divisée en trois sections, dont la dernière composée de 158 chameaux chargés de diverses marchandises, comptait 500 esclaves, dont 350 jeunes filles de dix à seize ans. Ce dernier article constitue le plus clair bénéfice de l'entreprise de la caravane ; les esclaves se vendent de 150 à 300 francs ; les femmes de 200 à 300 francs, et jusqu'à 400 francs pour les plus jeunes.

STANLEY ET ÉMIN-PACHA

Nous ne pensions guère, lorsque nous racontions, dans notre numéro de mai (p. 146-157), la rencontre de Stanley et d'Émin-pacha, qu'avant la fin de l'année nous aurions à enregistrer la prise de Wadelaï par les mahdistes et la fuite du gouverneur de la province égyptienne équatoriale. Sans doute les dépêches arrivées à Zanzibar et communiquées aux journaux anglais par M. W. Mackinnon, président du Comité de secours pour Émin-pacha, sont trop peu détaillées pour que l'on puisse se rendre un compte exact de la marche des événements qui se sont passés depuis le moment où Stanley quittait le lac Albert pour revenir à Yambouya prendre le reste des provisions et des munitions qu'il avait laissées sous la garde du major Barttelot. Nous ne saurons tout, que lorsque Émin-pacha sera arrivé à la côte. En attendant, nous ne pouvons guère former que des conjectures sur les causes de la chute de Wadelaï. Toutefois ces suppositions paraissent assez plausibles, lorsqu'on se rappelle les détails de l'entretien que Stanley eut avec le gouverneur de l'Égypte équatoriale, le 30 avril 1888.

Le pacha avait sous son commandement deux bataillons de réguliers ; le premier, fort d'environ 750 hommes, occupait Dufilé¹, Honyu, Laboré, Muggi, Kirri, Beden, Rejaf ; le second, comprenant 640 hommes, gardait les stations de Fatiko, Mahagi, Msoua, ligne de communication d'environ 330 kilom., le long du Nil et du lac Albert. A l'intérieur, à l'ouest du Nil, il conservait trois ou quatre petites stations ; en tout, il en avait quatorze. Outre les deux bataillons susmentionnés, il possédait une force très respectable en irréguliers : matelots, artisans, commis, domestiques.

Tout compté, dit-il à Stanley, si je consentais à partir d'ici, j'aurais environ 8000 hommes avec moi.

¹ Voy. la Carte, VIII^{me} année, p. 32.

— Si j'étais à votre place, répliqua Stanley, je n'hésiterais pas un instant sur ce que j'aurais à faire.

— Ce que vous dites est bien vrai, mais nous avons un si grand nombre de femmes et d'enfants, dix mille âmes probablement ! Comment emmener d'ici tout ce monde ? Nous aurions besoin d'une quantité bien grande de véhicules.

— Des véhicules ? mais pourquoi faire ?

— Pour les femmes et les enfants. Vous ne voudriez certainement pas qu'on les laissât ici, et ils sont incapables de faire le voyage à pied.

— Les femmes doivent marcher, cela leur fera plutôt du bien que du mal. Quant aux petits enfants, chargez-les sur des ânes ; j'ai entendu dire que vous en avez deux cents environ. Tout votre monde n'ira pas bien vite le premier mois, mais peu à peu il s'habituerà. Nos femmes zanzibariennes ont traversé l'Afrique lors de ma deuxième expédition. Pourquoi vos femmes noires ne le pourraient-elles pas ? N'ayez pas de crainte, elles se comporteront mieux que les hommes.

— Il faudra avoir une grande quantité de provisions de route.

— C'est vrai, mais vous avez des milliers de têtes de bétail, je crois. Ce bétail fournira la viande. Les contrées que vous aurez à traverser vous fourniront des grains et des légumes.

— Bien, bien, dit Émin-pacha, nous en reparlerons demain.

Le 1^{er} mai, à Nsabé, nous apprend Stanley, l'entretien fut repris. Émin-pacha paraissait avoir été ébranlé dans sa résolution de rester à Wadelai.

— Ce que vous m'avez dit hier m'a amené à croire qu'il serait mieux pour nous de nous en aller d'ici. Les Égyptiens partiraient volontiers. Il y en a une centaine, sans compter leurs femmes et leurs enfants. A leur égard, je n'ai pas de doutes et, même si je restais ici, je serais content de m'en débarrasser, attendu qu'ils minent mon autorité et ne font que contrecarrer tous mes plans de retraite. Lorsque je leur annonçai que Khartoum était tombé et Gordon mort, ils dirent aux Nubiens que c'était une histoire inventée, et qu'un jour nous verrions des vapeurs remonter la rivière pour venir à notre secours. Je doute beaucoup des troupes régulières qui forment le premier et le deuxième bataillons. Ces hommes ont ici une vie si libre et si heureuse, qu'ils hésiteront à quitter un pays où ils ont joui d'un bien-être qu'ils ne sauraient espérer avoir en Égypte. Les soldats sont mariés, et quelques-uns d'entre eux ont même des harems. Beaucoup d'irréguliers seront prêts à s'en aller et à me suivre. Maintenant, supposons que les réguliers refusent de partir,

et vous comprendrez toute la difficulté de ma position. Ai-je le droit de les abandonner à leur sort? Ne serait-ce pas les vouer tous à la ruine? Je devrais leur laisser des armes et des munitions; mais, une fois parti, la discipline n'existera plus. Des conflits naîtront et il se formera des partis opposés. Les plus ambitieux voudront devenir chefs par la force, et toutes ces rivalités aboutiront à des haines et à des luttes qui ne se termineront que lorsqu'il n'y aura plus de lutteurs.

— Mais, demanda Stanley, supposons que vous restiez ici, que faire des Égyptiens?

— Je voulais précisément vous prier de les emmener avec vous.

— Maintenant, dit Stanley, voulez-vous demander au capitaine Casati si nous aurons le plaisir de l'avoir pour compagnon, car nous avons aussi pour instruction de lui porter secours si nous le rencontrons?

Le capitaine Casati répondit : Tout ce que décidera le gouverneur Émin me servira aussi de ligne de conduite. Si le gouverneur reste, je reste aussi; s'il s'en va, je pars avec lui.

— Bien; je vois, pacha, que si vous restez votre responsabilité sera grande.

— Oh! pardon, reprit Casati, je décharge le pacha de toute responsabilité à mon égard; je prends ma décision dans toute la plénitude de ma liberté¹.

J'ai noté fidèlement, ajoute Stanley, jour après jour, les entretiens que j'avais avec Émin-pacha. J'ai laissé à M. Jephson treize de mes Soudanais et j'ai envoyé un message qui devra être lu aux troupes, comme le pacha me l'a demandé. Le pacha se proposait de visiter au bout de deux mois le fort Bodo, en prenant M. Jephson avec lui. J'ai laissé aux officiers du fort Bodo des instructions leur enjoignant de détruire le fort et d'accompagner Émin-pacha au lac Albert. J'espère les y retrouver tous, ayant l'intention d'y retourner par un chemin nouveau et plus court.

Ainsi s'exprimait Stanley dans son rapport au Comité de secours anglais. Lorsque nous avons exposé la marche de Stanley de Yambouya au lac Albert, nous n'avons pas attaché à ces détails l'importance qu'ils nous paraissent avoir maintenant. Ils nous donnent la clef nécessaire

¹ Un moment Émin-pacha parut ébranlé. Mais la crainte de voir la province dans laquelle il avait maintenu l'ordre tomber dans l'anarchie lui fit renvoyer toute décision jusqu'au moment où Stanley reviendrait de Yambouya.

pour comprendre ce qui s'est passé après la séparation du gouverneur d'avec le chef de l'expédition de secours. Nous avons cru celui-ci chargé avant tout de ravitailler Émin-pacha, en vivres et en munitions, pour lui permettre de continuer à conserver à la civilisation la province égyptienne équatoriale, et non pas de l'engager à en abandonner la population à la barbarie des mahdistes et aux horreurs de la guerre civile.

Laissons pour le moment Émin-pacha redescendre le Nil vers Wadeïaï, tandis que Stanley revient vers Yambouya, où il avait laissé les provisions et les munitions qu'il n'avait pu prendre avec lui dans son premier voyage au lac Albert. D'après la dépêche reçue le 2 novembre 1889, par Sir W. Mackinnon, président du Comité de secours pour Émin-pacha, Stanley, parti le 25 mai 1888, rencontra le 17 août, à Banalya, à 16 jours de Yambouya, les débris de la colonne laissée sous le commandement du major Barttelot. Il en repartit le 1^{er} septembre et, après 140 jours de marche, 31 jours de moins que la première fois, il atteignit de nouveau le lac Albert, le 18 janvier 1889. « Là, j'appris » dit-il, « qu'Émin-pacha et Jephson étaient prisonniers depuis le 18 août de l'année dernière, c'est-à-dire depuis le jour où je constatais que la colonne du major Barttelot avait été anéantie. Les troupes de la province équatoriale s'étaient révoltées contre Émin, lui refusant toute obéissance. Peu après, les mahdistes avaient envahi la province avec des forces nombreuses. Après la première bataille, plusieurs des stations avaient capitulé; les indigènes, frappés de panique, se joignirent aux envahisseurs, et leur aidèrent à dévaster la province. Les fuyards ont été massacrés; grande perte de munitions. Les envahisseurs essayèrent un échec à l'attaque de Dufilé, et envoyèrent un steamer à Khartoum pour des renforts.

« C'est sur ces entrefaites qu'arrivant près de l'Albert-Nyanza, je trouvai une lettre qui m'attendait, exposant la situation dangereuse des survivants et me signalant l'impérieuse nécessité pour moi d'arriver avant la fin de décembre, autrement il serait trop tard. J'arrivai le 18 janvier. Du 14 février au 18 mai j'ai attendu les fugitifs; puis j'ai quitté l'Albert-Nyanza pour me rendre à la côte. »

Arrêtons-nous un moment pour chercher à comprendre, d'après cette partie de la dépêche de Stanley, ce qui s'est passé dans la province égyptienne au retour du gouverneur, chargé, comme nous l'a appris Stanley, de lire aux troupes un message rédigé par le chef de l'expédition de secours. Nous n'en avons pas le texte, mais, d'après l'entretien

de Stanley avec le gouverneur, nous pouvons nous représenter assez exactement ce qu'il devait être.

D'après une lettre du 18 octobre, qu'Omar-Saleh, le chef arabe qui attaqua Émin, écrivait au mahdi, le gouverneur de l'Égypte équatoriale se serait porté, après sa séparation d'avec Stanley, jusqu'à Lado, le plus septentrional des postes égyptiens.

« Nous nous sommes avancés avec les steamers et avons atteint Lado, où se trouvait Émin, le mudir de l'Équateur. Avant notre arrivée, les officiers et les soldats s'étaient déjà emparés d'Émin et d'un voyageur qui se trouvait auprès de lui¹. Ils les avaient mis tous deux aux fers. »

Il est donc vraisemblable que le gouverneur, engagé à lire aux troupes le message de Stanley, qui plaidait en faveur de la retraite, et arrivé à cet effet à Lado, n'obtint pas l'assentiment des officiers et des soldats aux propositions contenues dans ce document ; il les vit au contraire se révolter contre lui, et s'emparer, le 18 août 1888, de sa personne ainsi que de celle de son compagnon, M. Jephson. Émin-pacha prisonnier, l'anarchie régna à Lado et les mahdistes, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour reprendre l'offensive contre la province de l'Équateur, profitèrent du désordre qui suivit l'emprisonnement du gouverneur, pour envahir la ville avec des forces nombreuses. Ils ne purent pas cependant s'en rendre maîtres sans coup férir ; les autres postes échelonnés en amont du Nil résistaient encore ; ce ne fut qu'après une bataille livrée par les soldats et officiers de leurs garnisons, que plusieurs des stations capitulèrent. Alors la panique s'empara des indigènes qui, voyant leurs protecteurs renoncer à les garantir contre les envahisseurs, se joignirent à ceux-ci pour dévaster la province, aidant aux troupes du mahdi à massacrer tous ceux qui cherchaient à échapper par la fuite à la vengeance des assaillants. Dans le désordre produit par la capitulation des garnisons égyptiennes, les munitions tombèrent naturellement au pouvoir des vainqueurs. Un seul poste paraît leur avoir opposé une résistance sérieuse, et même leur avoir infligé une défaite, celui de Dufilé, dont la défense semble avoir été assez bien conduite pour obliger les mahdistes à dépêcher un steamer à Khartoum afin d'en ramener des renforts.

¹ M. Jephson, que Stanley avait laissé auprès d'Émin. Ces renseignements concordent avec ceux que le général Grenfell reçut à Souakim de la part d'Osman-Digma, lieutenant du mahdi. Voy. X^{me} année, p. 8-9.

Est-ce à ce succès de la garnison de Duflé, que serait due l'évasion d'Émin-pacha et de Jephson ? Nous l'ignorons. Mais, d'après des dépêches ultérieures, on sait qu'ils ne sont plus captifs et se sont mis en marche avec Stanley vers la côte. Ce dernier était arrivé au lac Albert, le 18 janvier, avec M. Bonny, de l'arrière-garde du major Barttelot, et avec MM. Nelson, Stairs et Parke, qu'il avait pris en passant au fort Bodo. Émin-pacha n'y était pas venu, la révolte de Lado l'en avait empêché. Quoiqu'il signalât à Stanley, dans la lettre sus-mentionnée, la situation dangereuse de ceux qui n'avaient pas été massacrés et l'impérieuse nécessité d'arriver à leur secours avant la fin de décembre, Stanley ne paraît pas s'être beaucoup avancé vers le nord du lac Albert-Nyanza, pas même jusqu'à Msoué, le poste le plus méridional de la province d'Émin. Il semble ne pas avoir dépassé Kabréga, chef-lieu de l'Ou-Nyoro. Qu'a-t-il fait du 18 janvier au 14 février ? La dépêche ne le fait pas pressentir, et il y a là un mystère. Tout ce qu'elle nous dit, c'est que du 14 février jusqu'au 8 mai, il a attendu les fugitifs, vraisemblablement ceux d'entre les soldats et les officiers qui avaient réussi à échapper à la rage des madhistes et de leurs alliés indigènes enivrés de carnage. Mais le 8 mai, il ne semble pas qu'il eût encore été rejoint ni par Émin, ni par Jephson, ni par Casati. Néanmoins, il ne voulut pas prolonger cette attente plus longtemps et quitta l'Albert-Nyanza pour revenir vers la côte, obligé de constater l'impuissance de l'expédition dont il avait été chargé, pour conserver à la civilisation le seul territoire demeuré libre de l'influence des Arabes.

Si l'on se reporte à deux ans en arrière, au moment où tant d'expéditions de secours étaient préparées, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France et en Belgique, on ne peut que déplorer amèrement que de tous ces projets, la plupart aient été abandonnés, qu'en particulier l'expédition confiée au Dr Lenz n'ait pu remonter du Tanganyika vers le nord, et que celle que les Allemands avaient équipée ait rencontré des obstacles insurmontables dans l'opposition de la East British African Company. Ils auraient voulu emprunter le territoire par lequel Thomson lui-même offrait de conduire une caravane de 400 porteurs, avec 50 ou 70 chameaux et ânes le long de la route qu'il avait suivie en 1883, pour aller de la mer à l'extrémité nord-est du Victoria-Nyanza¹ ; le passage leur a été refusé.

Comme le dit M. Wauters dans le *Mouvement géographique*, « la civilisation vient de faire un recul d'au moins un quart de siècle dans la vallée du Nil. La chaîne des centres civilisés qui reliaient les sources du Nil au

¹ Voy. la Carte, VI^me année, p. 64.

Caire, à Souakim et à Zanzibar est rompue. Maintenant, de ce côté, les avant-gardes de la civilisation sont rejetées à Wady-Halfa, à Massaoua, à Mombas et à l'Arououimi. Entre ces points, séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres, une région immense est retombée dans l'obscurité, le fanatisme et la barbarie d'il y a un siècle. »

Il y a deux ans déjà, M. J. T. Wills, écrivait dans la *Fortnightly Review*, à l'occasion d'une expédition à envoyer par le Congo au secours d'Émin-pacha : « Toute issue pour échapper a été fermée à Gordon, au moment où il en avait l'intention, par un ordre du gouvernement britannique lui interdisant de remonter le Nil avec ses steamers pour rejoindre et renforcer Émin-pacha. Et cela, parce qu'il avait télégraphié qu'il avait l'autorisation du roi des Belges de s'emparer de ces provinces pour ce dernier, qui les gouvernerait et les protégerait depuis le Congo, et qu'il avait ajouté : cela mettra fin à la traite. Le gouvernement anglais fut jaloux de voir que la Belgique aurait ainsi l'honneur de compléter une grande œuvre que l'Angleterre avait commencée, à laquelle elle avait péniblement travaillé, et qu'elle avait pris l'habitude de regarder comme nationale. Il n'y a pas d'autre raison ou d'excuse pour cet ordre fatal et péremptoire que celle-ci : c'est que, si l'œuvre anti-esclavagiste que nous avons si longtemps poursuivie sur le haut Nil devait être sauvée et continuée, l'Angleterre voulait avoir la gloire de l'achever elle-même. Nous ne pouvons pas dire que nous avons écarté comme une utopie philanthropique une entreprise pour laquelle nous avons sacrifié, de propos délibéré, la vie d'un homme comme Gordon. Il n'y a pas de doute que s'il fût allé, avec cinq steamers chargés de provisions, au secours d'Émin et de Lupton, en 1884, les deux provinces de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, n'eussent été sauvées et placées sous la juridiction du roi Léopold. »

Si c'était pour avoir seuls l'honneur de secourir Émin-pacha que les Anglais ont fait opposition à l'expédition allemande, ils n'ont pas à se féliciter du résultat de leur exclusivisme. Sans doute on fera valoir le nouveau progrès que la science géographique devra à l'expédition de Stanley, mais ce progrès ne consolera pas les amis de l'œuvre africaine de la dévastation d'une province comme celle d'Émin-pacha, ni de l'invasion du mahdisme et de l'esclavagisme dans la région des lacs, d'où l'enivrement du succès la fera peut-être déborder jusque dans les territoires réservés à l'influence anglaise, à l'influence allemande, qui sait, peut-être même jusqu'au cœur de l'État indépendant du Congo.

Voyons encore en terminant ce que nous apprend la dépêche de

Stanley quant à la route qu'il a suivie du lac Albert jusqu'à l'Ou-Sinja, au sud du Victoria-Nyanza.

« Mon itinéraire a été : la vallée du Semplici, l'Awamba, l'Ou-Songora, le Toro, l'Ou-Haiyana, l'Ou-Nyampaka, l'Ankori, le Karagoué, l'Ou-Kanga, l'Ou-Sinja. Aucun natif hostile depuis notre départ de chez Kabréga (roi de l'Ou-Nyoro).

« Nous avons voyagé le long de la base de la chaîne des monts neigeux de Ruwenzori et le long de trois côtés du Nyanza méridional ou Nyanza d'Ou-Songora, lequel est maintenant appelé l'Albert-Edouard-Nyanza. Ce lac est à 900 pieds au-dessus de l'Albert-Nyanza ; son émissaire est le Semplici, qui reçoit du Ruwenzori plus de 50 affluents, après quoi il se verse dans l'Albert-Nyanza, de sorte que l'Albert-Edouard-Nyanza est la source sud-ouest du Nil-Blanc, tandis que le Victoria-Nyanza en est la source sud-est. »

Le problème du lac nouvellement exploré est donc résolu par Stanley lui-même, qui, le premier, en révéla l'existence le 11 janvier 1876. Alors l'hostilité des indigènes l'empêcha d'en approcher. Jusqu'à cette année-ci, il ne savait pas positivement si ce lac appartenait au bassin du Nil ou à celui du Congo. Il penchait pour cette dernière hypothèse. « Ce dont je suis persuadé, » écrivait-il dans son rapport du 28 août 1888, « c'est que le Mouta-Nzigué est absolument distinct du lac Albert. » L'observation directe lui a fait reconnaître son erreur. Par le Semplici, le nouveau lac se verse dans l'Albert-Nyanza, dont il n'est guère éloigné que d'un degré. Situé à 275^m au-dessus de ce dernier¹, on comprend que sur un si faible parcours, le Semplici doive présenter une succession de cascades et de chutes, qui ajoutent certainement au pittoresque offert par les sommets élevés, les pics neigeux, les nombreux cours d'eau descendant des montagnes qui entourent cette vallée.

De l'extrémité sud du Victoria-Nyanza, probablement de Msalala, où avait été établi un dépôt de provisions pour son expédition, Stanley, avec une nombreuse suite, s'est dirigé d'abord vers le sud. D'après une communication de M. W. Mackinnon aux journaux anglais, il avait avec lui Émin-pacha, Casati, Marco, marchand grec, Osman, Effendi-Hassan, pharmacien tunisien, Stairs, Nelson, Jephson, Parke, Bonny. Huit cents hommes l'accompagnaient dans la direction de Mpouapoua, où, d'après

¹ L'Albert-Nyanza étant à 700^m au-dessus du niveau de la mer, l'Albert-Edouard-Nyanza doit avoir une altitude de 975^m, 225^m de moins que le lac Victoria, et 175^m de plus que le Tanganyika.

des lettres de Wissmann, ils étaient attendus à la fin de novembre. Wissmann se trouvait à Mpouapoua le 12 octobre, lorsqu'il reçut des messagers d'Émin-pacha et de Stanley¹. Il répondit au premier, envoya une dépêche à Zanzibar, puis se mit bien vite en route pour la côte, où il arriva le 2 novembre. Immédiatement, il organisa une forte caravane, chargée de porter des secours aux malheureux. Les Anglais de Mombas semblent jaloux de l'aide que fournit à Stanley le capitaine Wissmann ; on annonce, en effet, que M. Mackenzie, directeur de la East british african Company, s'est mis en route pour être le premier à le rencontrer, afin de le détourner du territoire de la zone d'influence allemande, et de l'engager à se diriger vers le N.-E., pour arriver sur un point de la côte situé dans la zone d'influence anglaise. Nous pensons que Stanley et Emin, avec la troupe considérable qui les accompagne, choisiront le chemin le plus court et le plus sûr, celui que Wissmann vient de rendre à la circulation des caravanes, et qui tend directement de Mpouapoua à Zanzibar. Une lettre de Stanley à M. Portal, agent britannique, lui annonce, en effet, qu'il compte arriver à Zanzibar vers le 15 janvier prochain.

Quelles seront, pour les stations missionnaires de l'Afrique équatoriale orientale, les conséquences de la perte de la province d'Émin-pacha ? l'avenir nous l'apprendra. Les missionnaires de l'Ou-Ganda savent les services qu'il leur a rendus dès 1882, par l'influence qu'il exerça en leur faveur auprès de Mtésa. Dans une lettre qu'il écrivait de Wadelai, le 19 avril 1887, à M. C.-H. Allen, secrétaire de la British and Foreign Anti-Slavery Society, il s'exprimait ainsi au sujet de M. Mackay,

¹ Dans un rapport du capitaine Wissmann, daté du 13 octobre, et publié par le *Reichs-Anzeiger*, le commissaire impérial écrit que, la veille, quatre soldats de Stanley et un soldat d'Émin étaient arrivés à Mpouapoua. Ils avaient quitté les deux chefs européens le 10 août, dans l'Ou-Soukouma, sur la rivière Isanga, et avaient fait la route en 33 jours, y compris 9 jours de repos, en passant par Noembo, Uveriveri et le nord de l'Ou-Gogo. Ils apportaient la nouvelle qu'Émin et Casati, avec 100 soldats soudanais, une suite nombreuse, un grand convoi d'ivoire, 240 Zanzibarites, devaient arriver le 20 novembre à Mpouapoua. Emin et Stanley avaient eu à soutenir de nombreux combats contre les mahdistes venant du nord ; ils les avaient repoussés et s'étaient même emparés d'un des grands étendards du mahdi. La plus grande partie des soldats égyptiens d'Émin avaient refusé de le suivre, soutenant que, pour rentrer chez eux, ils devaient se diriger vers le nord et non vers le sud. Emin les avait laissés dans deux stations sous le commandement de deux officiers égyptiens.

qui, lui aussi, avait contribué à ravitailler le gouverneur de la province de l'Équateur.

« Il a fait dans l'Ou-Ganda une œuvre magnifique, mais, dernièrement, ses travaux ont été traversés par les intrigues des Arabes qui cherchent à le faire expulser. Sa position est devenue difficile ; j'espère toutefois qu'il pourra la maintenir. Dans l'intérêt de la mission de l'Ou-Ganda, je suis bien aise que Stanley ait choisi pour son expédition la route du Congo. Il y rencontrera des difficultés innombrables, que lui opposeront les régions à traverser, cependant il en triomphera. Tandis qu'en venant par l'Ou-Ganda, il n'eût jamais obtenu l'autorisation de venir jusqu'ici ; il eût dû l'arracher de vive force, au péril de ses jours et au risque de compromettre l'œuvre des missionnaires. »

Mieux que personne, Emin-pacha connaissait les besoins de l'Ou-Nyoro et de l'Ou-Ganda. Il insistait pour que la Church Missionary Society fondât une série de stations dans sa province et offrait libéralement d'en faire les frais pendant trois ans. S'il n'avait pas été menacé du côté du nord par les mahdistes, il est probable que la destruction des stations missionnaires de l'Ou-Ganda aurait été prévenue. Il regardait à l'Europe pour la délivrance de l'Afrique. « Je voudrais avoir, » disait-il, « avant ma mort, en faveur de l'œuvre que j'ai faite, une garantie meilleure que celle de la perspective de voir mis à ma place un bey respectable, qui ne comprendrait ni n'aimerait le pays et ses habitants. Quant à moi, si j'ai jamais eu besoin d'un encouragement pour poursuivre ma tâche, la vue de ce que, avec la permission de Dieu, il m'a été accordé de faire, sera pour moi un aiguillon qui me pressera de continuer à faire mon devoir avec joie. J'ai, comme vous le voyez, une belle tâche devant moi ; si, avec l'aide de Dieu, je réussis à en accomplir seulement une partie, je me sentirai plus que récompensé de ce que j'ai fait. Je demeure ici le dernier et unique représentant de l'état-major de Gordon. Il est donc de mon devoir de suivre la route qu'il nous a tracée. Tôt ou tard un brillant avenir luira pour ces contrées ; tôt ou tard ces peuples entreront dans le courant de la civilisation. Pendant douze ans j'ai été à la peine, répandant les semences de la moisson à venir, posant les fondements de l'édifice futur. »

Que doit-il éprouver en contemplant la dévastation de sa province, et les esclavagistes régnant en maîtres là où il avait réussi à maintenir un régime de liberté ? En attendant que nous l'entendions lui-même dans les rapports qu'il ne manquera pas d'adresser au gouvernement égyptien, nous ne pouvons que sympathiser de tout notre cœur avec le géné-

reux protecteur des indigènes du haut Nil; et, en dépit de tous les sujets de tristesse que nous offre le présent, croire et espérer pour eux un brillant avenir. Dieu veuille que cet avenir ne tarde pas trop et que le seul survivant de l'état-major de Gordon ait encore la consolation de le voir de ses yeux ¹.

¹ A la dernière heure, une dépêche du capitaine Wissmann, datée de Zanzibar, 20 novembre, nous apporte la nouvelle que le 10 novembre, Stanley, Émin-pacha, Jephson, Stairs, le D^r Parke, Nelson, Bonny, Casati, Schinze et Hofmann sont arrivés à Mpouapoua; Wissmann les attendait à Bagamoyo pour le 1^{er} décembre. La station de Mpouapoua était dans un état satisfaisant.

D'autre part, le correspondant du *New-York Herald* à Zanzibar a reçu communication de la lettre suivante de Stanley, du 11 novembre, de Mpouapoua :

Nous sommes arrivés ici hier, après être restés en route 55 jours depuis le Victoria-Nyanza, et 188 jours depuis l'Albert-Nyanza. Au dernier appel fait, il y a trois jours, la troupe d'Émin-pacha comptait 294 personnes, dont 59 enfants, pour la plupart des orphelins d'officiers égyptiens.

Depuis notre départ du Victoria-Nyanza, nous avons perdu 18 hommes d'Émin-pacha, et un Zanzibarite qui a été tué pendant que nous étions en pourparlers avec des indigènes hostiles. Toutes les expéditions que j'ai dirigées jusqu'à présent devenaient plus faciles à mesure que l'on approchait de la mer, mais je ne puis en dire autant de ma dernière expédition. Avec notre longue colonne de porteurs de hamacs, notre tâche a été bien plus pénible tant que nous n'avions pas transporté nos malades à bord... Après en avoir porté quelques-uns pendant un trajet d'un millier de milles, en combattant à droite et à gauche pour empêcher les Oua-Rasura de se saisir de leur proie, en traversant les montagnes les unes après les autres avec toute la vitesse possible, nous vîmes néanmoins nos malades mourir dans les hamacs.

Au sud du Victoria-Nyanza, nous avons eu quatre journées agitées comme nous n'en avons jamais eu. Pendant ces quatre jours nous avons combattu sans relâche. Les indigènes ont fait un mal incalculable aux hommes d'Émin-pacha; ils disaient que c'étaient des cannibales, venus dans le pays avec de mauvaises intentions. Il ne servait de rien de raisonner avec eux; toute tentative de nous les concilier ne faisait que les irriter davantage.

J'ai été informé que la route vers la mer par Simba-Mouéné était la meilleure; ce qui me paraît surtout désirable c'est l'abondance de provisions. Je me propose donc de suivre cette route. En ce qui concerne les dangers d'une attaque, l'une des routes est aussi mauvaise que l'autre.

Nous avons fait une découverte inattendue, celle d'une extension considérable du Victoria-Nyanza, au S.-O. Le lac ne se trouverait de ce côté là qu'à 250 kilom. du Tanganyika. J'avais toujours cru que ce fait avait été constaté, lors des nombreux voyages faits par les membres des sociétés de missions pour se rendre dans